

riers dégénère tôt ou tard en un peuple de conquérans; et l'on voit par la suite des faits, que vous avez éprouvé ce changement sans vous en apercevoir. On vous accuse en effet d'avoir conçu de bonne heure, et de n'avoir jamais perdu de vue le dessein d'asservir les Arcadiens<sup>1</sup> et les Argiens<sup>2</sup>; je ne parle pas de vos guerres avec les Messéniens, parce que vous croyez pouvoir les justifier.

Je vous l'ai déjà dit, répondit Damonax, nous n'avons point d'annales; des traditions confuses nous apprennent qu'anciennement nous eûmes plus d'une fois des intérêts à démêler avec les nations voisines. Fûmes-nous les agresseurs? Vous l'ignorez, je l'ignore aussi; mais je sais que dans ces siècles éloignés, un de nos rois ayant défait les Argiens, nos alliés lui conseillèrent de s'emparer de leur ville. L'occasion étoit favorable, la conquête aisée. Ce seroit une injustice, répondit-il; nous avons fait la guerre pour assurer nos frontières, et non pour usurper un empire, sur lequel nous n'avons aucune espèce de droit<sup>3</sup>.

Voulez-vous connoître l'esprit de notre institution? rappelez-vous des faits plus récents, et comparez notre conduite avec celle des Athéniens. Les Grecs avoient triomphé des Perses, mais la guerre n'étoit pas finie: elle se continuoît

<sup>1</sup> Herodot. lib. I, c. 66. et 231. Pausan. lib. 3, c. 4, Pausan. l. 3, c. 3, p. 210. p. 211; c. 7, p. 219.  
<sup>2</sup> Herodot. l. I, c. 82.  
<sup>3</sup> Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 231.

avec succès sous la conduite de Pausanias qui abusa de son pouvoir. Nous le révoquâmes, et convaincus de ses malversations, nous condamnâmes à mort le vainqueur de Platée. Cependant les alliés offensés de sa hauteur, avoient remis aux Athéniens le commandement général des armées. C'étoit nous dépouiller d'un droit dont nous avions joui jusqu'alors, et qui nous plaçoit à la tête des nations de la Grèce. Nos guerriers bouillonnant de colère, vouloient absolument le retenir par la force des armes; mais un vieillard leur ayant représenté que ces guerres éloignées n'étoient propres qu'à corrompre nos mœurs<sup>1</sup>, ils décidèrent sur-le-champ, qu'il valoit mieux renoncer à nos prérogatives qu'à nos vertus. Est-ce là le caractère des conquérans?

Athènes, devenue de notre aveu la première puissance de la Grèce, multiplioit de jour en jour ses conquêtes; rien ne résistoit à ses forces, et ne suffisoit à son ambition: ses flottes, ses armées attaquoient impunément les peuples amis et ennemis. Les plaintes de la Grèce opprimée parvinrent jusqu'à nous<sup>2</sup>; des circonstances critiques nous empêchèrent d'abord de les écouter, et quand nous fûmes plus tranquilles, notre indolence ne nous le permit pas. Le torrent commençoit à se déborder sur

<sup>1</sup> Thucyd. lib. I, c. 95. <sup>2</sup> Thucyd. l. I, c. 101; Diod. Sic. l. II, p. 38. Plut. l. 3, c. 10. in Aristid. t. I, p. 333.

nos anciens alliés du Péloponèse; ils se dispo-  
soient à nous abandonner<sup>1</sup>, et peut-être mê-  
me à le diriger sur nos têtes, si nous refu-  
sions plus long-temps de l'arrêter dans son  
cours.

Mon récit n'est pas suspect: je ne parle  
que d'après l'historien le plus exact de la Grè-  
ce, d'après un Athénien éclairé, impartial et  
témoin des faits<sup>2</sup>. Lisez dans l'ouvrage de Thu-  
cydide le discours de l'ambassadeur de Corin-  
the<sup>3</sup>, et celui du roi de Lacédémone<sup>4</sup>. Vo-  
yez tout ce que nous fîmes alors pour conser-  
ver la paix<sup>5</sup>; et jugez vous-même, si c'est à  
notre ambition et à notre jalousie qu'il faut at-  
tribuer la guerre du Péloponèse, comme on  
nous le reprochera peut-être un jour, sur la  
foi de quelques écrivains prévenus<sup>6</sup>.

Un peuple n'est pas ambitieux, quand par  
caractère et par principe, il est d'une lenteur  
inconcevable à former des projets, et à les  
suivre<sup>7</sup>; quand il n'ose rien hasarder, et qu'il  
faut le contraindre à prendre les armes<sup>8</sup>. Non,  
nous n'étions pas jaloux, nous serions trop hu-  
miliés de l'être; mais nous fîmes indignés de  
voir prêts à plier sous le joug d'une ville,

<sup>1</sup> Thueyd. lib. I, c. 71. <sup>6</sup> Dionys. Halic. epist.  
<sup>2</sup> Id. lib. I, cap. 118; ad Pomp. t. 6, p. 770.  
<sup>3</sup> Id. c. 26. <sup>7</sup> Thueyd. lib. I, c. 70,  
<sup>4</sup> Id. l. I, c. 68. <sup>8</sup> Id. et 120.  
<sup>5</sup> Id. ibid. c. 80. <sup>8</sup> Id. ibid. c. 118; l. 8,  
<sup>6</sup> Id. ibid. c. 139; l. 2, c. 96.  
cap. 12.

ces belles contrées que nous avions soustraites  
à celui des Perses.

Dans cette longue et malheureuse guerre,  
les deux partis firent des fautes grossières, et  
commirent des cruautés horribles. Plus d'une  
fois les Athéniens dûrent s'apercevoir que,  
par notre lenteur à profiter de nos avantages,  
nous n'étions pas les plus dangereux de leurs  
ennemis<sup>1</sup>; plus d'une fois encore, ils dûrent  
s'étonner de notre empressement à terminer  
des malheurs qui se prolongeoient au-delà de  
notre attente<sup>2</sup>. A chaque campagne, à chaque  
expédition, nous regrettions plus vivement le  
repos qu'on nous avoit ravi. Presque toujours  
les derniers à prendre les armes, les premiers  
à les quitter; vainqueurs, nous offrions la paix<sup>3</sup>;  
vaincus, nous la demandions<sup>4</sup>.

Telles furent en général nos dispositions:  
heureux, si les divisions qui commençoient à  
se former à Sparte<sup>5</sup>, et les égards que nous  
devions à nos alliés, nous avoient toujours per-  
mis de nous y conformer! Mais elles se mani-  
festèrent sensiblement à la prise d'Athènes. Les  
Corinthiens, les Thébins, et d'autres peuples  
encore, proposèrent de la renverser de fond en  
comble. Nous rejetâmes cet avis<sup>6</sup>; et en effet,

<sup>1</sup> Thueyd. l. 8, c. 96. <sup>5</sup> Thueyd. l. 5, c. 36.  
<sup>2</sup> Id. l. 5, c. 14. <sup>6</sup> Andocid. de myst.  
<sup>3</sup> Id. ibid. c. 13. pars secunda, p. 18. Xeno-  
<sup>4</sup> Id. lib. 4, c. 15 et 77. ph. hist. Græc. l. 2, p. 460.  
Diod. Sic. lib. 13, p. 177. Isoer. Justin. et alii ut su-  
Schol. Aristoph. in pac. præ.  
v. 664.

ce n'étoient point ses maisons, ni ses temples qu'il falloit ensevelir dans les entrailles de la terre, mais les trésors qu'elle renfermoit dans son sein; mais ces dépouilles précieuses, et ces sommes immenses que Lysander, général de notre flotte, avoit recueillies dans le cours de ses expéditions, et qu'il introduisit successivement dans notre ville<sup>1</sup> \*. Je m'en souviens, j'étois jeune encore; les plus sages d'entre nous frémirent à l'aspect de l'ennemi. Réveillé par leurs cris, le tribunal des Ephores proposa d'éloigner pour jamais ces richesses, source féconde des divisions et des désordres dont nous étions menacés<sup>2</sup>. Le parti de Lysander prévalut. Il fut décidé que l'or et l'argent seroient convertis en monnoies pour les besoins de la république, et non pour ceux des particuliers: résolution insensée et funeste. Dès que le gouvernement attachoit de la valeur à ces métaux, on devoit s'attendre que les particuliers leur donneroient bientôt un prix infini.

Ils vous séduirent sans peine, dis-je alors, parce que, suivant la remarque de Platon, vos loix vous avoient aguerris contre la douleur, et nullement contre la volupté<sup>3</sup>. Quand le poison

<sup>1</sup> Xenoph. *ibid.* p. 462.  
Diod. Sic. l. 13, p. 225.

\* Voyez la note à la fin du volume.

<sup>2</sup> Athen. lib. 6, p. 233.  
Plut. in Agid. t. 1, p. 797.  
Id. instit. Lacon. tom. 2,

p. 239.

<sup>3</sup> Plut. in Lys. tom. 1, p. 442. *Ælian.* var. hist. l. 14, c. 29.

<sup>4</sup> Plat. de leg. l. 1, l. 2, p. 634.

est dans l'état, répondit Damonax, la philosophie doit nous en garantir: quand il n'y est pas, le législateur doit se borner à l'écartier; car le meilleur moyen de se soustraire à certains dangers, est de ne les pas connoître. Mais, repris-je, puisque l'assemblée accepta le présent funeste que lui apportoit Lysander, il ne fut donc pas le premier auteur des changemens que vos mœurs ont éprouvés.

Le mal venoit de plus loin, répondit-il<sup>4</sup>. La guerre des Perses nous jeta au milieu de ce monde dont Lycurgue avoit voulu nous séparer. Pendant un demi-siècle, au mépris de nos anciennes maximes, nous conduisîmes nos armées en des pays éloignés, nous y formions des liaisons étroites avec leurs habitans. Nos mœurs, sans cesse mêlées avec celles des nations étrangères, s'altéroient comme des eaux pures qui traversent un marais infect et contagieux. Nos généraux vaincus par les présens de ceux dont ils auroient dû triompher par les armes, flétrissoient de jour en jour leur gloire et la nôtre. Nous les punissions à leur retour; mais par le rang et le mérite des coupables, il arriva que le crime inspira moins d'horreur, et que la loi n'inspira plus que de la crainte. Plus d'une fois Périclès avoit acheté le silence de quelques-uns de nos magistrats assez accrédités

<sup>4</sup> Dissert. de M. Mably sur la décadence des loix de Lycurgue.  
L'Abbé de Gourcy, sur la

pour fermer nos yeux sur les entreprises des Athéniens <sup>1</sup>.

Après cette guerre, qui nous couvrit de gloire, et nous communiqua les germes des vices, nous vîmes sans effroi, disons mieux, nous partageâmes les passions violentes de deux puissans génies que notre malheureuse destinée fit paroître au milieu de nous. Lysander et Agésilas entreprirent d'élever Sparte au comble de la puissance, pour dominer, l'un au dessus d'elle, et l'autre avec elle.

Les Athéniens battus plus d'une fois sur mer, une guerre de 27 ans terminée dans une heure <sup>2</sup>, Athènes prise, plusieurs villes délivrées d'un joug odieux, d'autres recevant de nos mains des magistrats qui finissoient par les opprimer, la Grèce en silence et forcée de reconnoître la prééminence de Sparte; tels sont les principaux traits qui caractérisent le brillant ministère de Lysander.

Sa politique ne connut que deux principes, la force et la perfidie. A l'occasion de quelques différends survenus entre nous et les Argiens, au sujet des limites, ces derniers rapportèrent leurs titres; voici ma réponse, dit Lysander, en mettant la main sur son épée <sup>3</sup>. Il avoit pour maxime favorite, qu'on doit tromper les enfans avec des osselets, et

<sup>1</sup> Aristoph. in pac. v. 621. Theophr. ap. Plut. in Per. t. 1, p. 164. — <sup>2</sup> Plut. in Lysandr. t. 1, p. 439. — <sup>3</sup> Id. ibid. p. 445.

les hommes avec des parjures <sup>1</sup>.

De là ses vexations et ses injustices, quand il n'avoit rien à craindre; ses ruses et ses dissimulations, quand il n'osoit agir à force ouverte: de là encore, cette facilité avec laquelle il se plioit aux circonstances. A la cour des satrapes de l'Asie, il supportoit, sans murmurer, le poids de leur grandeur <sup>2</sup>; un moment après, il distribuoit à des Grecs le mépris qu'il venoit d'essuyer de la part des Perses.

Quand il eut obtenu l'empire des mers, il détruisit par-tout la démocratie; c'étoit l'usage de Sparte\*: il le suivit avec obstination, pour placer à la tête de chaque ville des hommes qui n'avoient d'autre mérite qu'un entier abandon à ses volontés <sup>3</sup>. Ces révolutions ne s'opéroient qu'avec des torrens de larmes et de sang. Rien ne lui coûtoit pour enrichir ses créatures, pour écraser ses ennemis; c'est le nom qu'il donnoit à ceux qui défendoient les intérêts du peuple. Ses haines étoient implacables, ses vengeances terribles: et quand l'âge eut aigri son humeur atrabilaire <sup>4</sup>, la moindre résistance le rendoit féroce <sup>5</sup>. Dans une occa-

<sup>1</sup> Plut. in Lysandr. t. 1, p. 437. Id. apophth. Lacon. t. 2, p. 229.

<sup>2</sup> Id. ibid. p. 434.

\* Rien ne fait peut-être plus d'honneur à Sparte que cet usage. Par l'abus excessif que le peuple faisoit par-tout de son auto-

rité, les divisions regnoient dans chaque ville, et les guerres se multiplioient dans la Grèce.

<sup>3</sup> Id. ibid. p. 435.

<sup>4</sup> Aristot. probl. §. 30, t. 2, p. 815. Plut. ibid. t. 1, p. 434 et 449.

<sup>5</sup> Plut. ibid. p. 445.

sion, il fit égorger 800 habitans de Milet, qui sur la foi de ses sermens, avoient eu l'imprudence de sortir de leurs retraites <sup>1</sup>.

Sparte supportoit en silence de si grandes atrocités <sup>2</sup>. Il s'étoit fait beaucoup de partisans au milieu de nous par la sévérité de ses mœurs <sup>3</sup>, son obéissance aux magistrats et l'éclat de ses victoires. Lorsque par ses excessives libéralités et la terreur de son nom, il en eut acquis un plus grand nombre encore parmi les nations étrangères, il fut regardé comme l'arbitre souverain de la Grèce <sup>4</sup>.

Cependant, quoiqu'il fût de la maison des Héraclides <sup>5</sup>, il se trouvoit trop éloigné du trône pour s'en rapprocher; il y fit monter Agésilas qu'il aimoit tendrement, et dont les droits à la couronne pouvoient être contestés. Comme il se flattoit de régner sous le nom de ce jeune prince, il lui inspira le désir de la gloire, et l'enivra de l'espérance de détruire le vaste empire des Perses. On vit bientôt arriver les députés de plusieurs villes qu'il avoit sollicitées en secret. Elles demandoient Agésilas pour commander l'armée qu'elles levoient contre les barbares. Ce prince partit aussitôt avec un conseil de trente Spartiates, présidé par Lysander <sup>6</sup>.

Ils arrivent en Asie; tous ces petits despo-

<sup>1</sup> Plut. in Lysandr. t. I, p. 443.

<sup>2</sup> Id. ibid. p. 444.

<sup>3</sup> Id. ibid. p. 434.

<sup>4</sup> Id. ibid. p. 445.

<sup>5</sup> Id. ibid. p. 434.

<sup>6</sup> Id. ibid. p. 446.

tes que Lysander a placés dans les villes voisines, tyrans mille fois plus cruels que ceux des grands empires, parce que la cruauté croît à raison de la foiblesse, ne connoissent que leur protecteur, rampent servilement à sa porte, et ne rendent au souverain que de foibles hommages de bienséance. Agésilas, jaloux de son autorité, s'aperçut bientôt qu'occupant le premier rang, il ne jouoit que le second rôle. Il donna froidement des dégoûts à son ami, qui revint à Sparte, ne respirant que la vengeance <sup>1</sup>. Il résolut alors d'exécuter un projet qu'il avoit conçu autrefois, et dont il avoit tracé le plan dans un mémoire <sup>2</sup>, trouvé après sa mort parmi ses papiers.

La maison d'Hercule est divisée en plusieurs branches. Deux seules ont des droits à la couronne. Lysander vouloit les étendre sur les autres branches, et même sur tous les Spartiates. L'honneur de régner sur des hommes libres seroit devenu le prix de la vertu, et Lysander par son crédit auroit pu se revêtir un jour du pouvoir suprême. Comme une pareille révolution ne pouvoit s'opérer à force ouverte, il eut recours à l'imposture.

Le bruit courut qu'au royaume de Pont, une femme étant accouchée d'un fils dont Apollon étoit le père, les principaux de la nation le faisoient élever sous le nom de Silène.

<sup>1</sup> Plut. in Lysandr. t. I, p. 447.

Tome V.

<sup>2</sup> Id. ibid. p. 450.

Ces vagues rumeurs fournirent à Lysander l'idée d'une intrigue qui dura plusieurs années, et qu'il conduisit, sans y paroître, par des agens subalternes. Les uns rappelloient par intervalles la naissance miraculeuse de l'enfant; d'autres annonçoient que des prêtres de Delphes conservoient de vieux oracles auxquels il ne leur étoit pas permis de toucher, et qu'ils devoient remettre un jour au fils du dieu dont ils desservoient les autels.

On approchoit du dénouement de cette étrange pièce. Silène avoit paru dans la Grèce. Il étoit convenu qu'il se rendroit à Delphes; que des prêtres dont on s'étoit assuré, examineroient en présence de quantité de témoins, les titres de son origine; que forcés de le reconnoître pour fils d'Apollon, ils déposeroient dans ses mains les anciennes prophéties, qu'il les liroit au milieu de cette nombreuse assemblée, et que par l'un de ces oracles, il seroit dit que les Spartiates ne devoient désormais élire pour leurs Rois que les plus vertueux des citoyens.

Au moment de l'exécution, un des principaux acteurs, effrayé des suites de l'entreprise, n'osa l'achever<sup>1</sup>; et Lysander, au désespoir, se fit donner le commandement de quelques troupes qu'on envoyoit en Béotie. Il périt dans un combat<sup>2</sup>; nous discernâmes des honneurs à

<sup>1</sup> Plut. in Lysandr. t. I, p. 448. <sup>2</sup> Id. ibid. p. 449.

sa mémoire<sup>1</sup>; nous aurions dû la flétrir. Il contribua plus que personne à nous dépouiller de notre modération et de notre pauvreté.

Son système d'agrandissement fut suivi avec plus de méthode par Agésilas. Je ne vous parlerai point de ses exploits en Grèce, en Asie, en Egypte. Il fut plus dangereux que Lysander, parce qu'avec les mêmes talens, il eut plus de vertu, et qu'avec la même ambition, il fut toujours exempt de présomption et de vanité. Il ne souffrit jamais qu'on lui élevât une statue<sup>2</sup>. Lysander consacra lui-même la sienne au temple de Delphes; il permit qu'on lui dressât des autels, et qu'on lui offrit des sacrifices; il prodiguoit des récompenses aux poètes qui lui prodiguoient des éloges, et en avoit toujours un à sa suite, pour épier et célébrer ses moindres succès<sup>3</sup>.

L'un et l'autre enrichirent leurs créatures, vécurent dans une extrême pauvreté, et furent toujours inaccessibles aux plaisirs<sup>4</sup>.

L'un et l'autre, pour obtenir le commandement des armées, flattèrent honteusement les Ephores, et achevèrent de faire passer l'autorité entre leurs mains. Lysander après la prise d'Athènes, leur mandoit: » J'ai dit aux Athéniens que vous étiez les maîtres de la guerre

<sup>1</sup> Plut. in Lysandr. t. I, p. 451.  
<sup>2</sup> Xenoph. in Ages. p. 673.

<sup>3</sup> Plut. ibid. p. 443.  
<sup>4</sup> Id. ibid. p. 434. Id. in Syll. t. I, p. 476.

met de la paix<sup>1</sup>. Agésilas se levoit de son trône, dès qu'ils paroissent<sup>2</sup>.

Tous deux assurés de leur protection, nous remplirent d'un esprit de vertige, et par une continuité d'injustices et de violences<sup>3</sup>, soulèverent contre nous cet Epaminondas, qui après la bataille de Leuctres, et le rétablissement des Messéniens, nous réduisit à l'état déplorable où nous sommes encore aujourd'hui. Nous avons vu notre puissance s'écrouler avec nos vertus<sup>4</sup>. Ils ne sont plus ces temps où les peuples qui vouloient recouvrer leur liberté, demandoient à Lacédémone un seul de ses guerriers, pour briser leurs fers<sup>5</sup>.

Cependant rendez un dernier hommage à nos lois. Ailleurs la corruption auroit commencé par amollir nos ames; parmi nous elle a fait éclater des passions grandes et fortes, l'ambition, la vengeance, la jalousie du pouvoir, et la fureur de la célébrité. Il semble que les vices n'approchent de nous qu'avec circonspection. La soif de l'or ne s'est pas fait encore sentir dans tous les états, et les attrait de la volupté n'ont jusqu'à présent affecté qu'un petit nombre de particuliers. Plus d'une fois nous avons vu les magistrats et les généraux<sup>6</sup> main-

<sup>1</sup> Xenoph. hist. Græc. l. 3, p. 46c.

<sup>2</sup> Plut. in Ages. tom. I, p. 597.

<sup>3</sup> Isocr. de pace, t. I, p. 411. Diodor. Sic. lib. 14, p. 234.

<sup>4</sup> Polyb. lib. 4, p. 344. Plut. in Num. t. I, p. 78.

<sup>5</sup> Xenoph. de rep. Laced. p. 690. Isocr. in Archid. p. 36. Plut. in Lyc. p. 58.

<sup>6</sup> Xenoph. hist. Græc. l. I, p. 442.

tenir avec vigueur notre ancienne discipline, et de simples citoyens montrer des vertus dignes des plus beaux siècles.

Semblables à ces peuples qui, situés sur les frontières de deux empires, ont fait un mélange des langues et des mœurs de l'un et de l'autre, les Spartiates sont, pour ainsi dire, sur les frontières des vertus et des vices; mais nous ne tiendrons pas long-temps dans ce poste dangereux: chaque instant nous avertit qu'une force invincible nous entraîne au fond de l'abyme. Moi-même, je suis effrayé de l'exemple que je vous donne aujourd'hui. Que diroit Lycurgue, s'il voyoit un de ses élèves discourir, discuter, disputer, employer des formes oratoires? Ah! j'ai trop vécu avec les Athéniens; je ne suis plus qu'un Spartiate dégradé.